



HAL
open science

Le proverbe comme argument d'autorité dans le *Diálogo de la lengua* (1535) de Juan de Valdés ”

Elvezio Canonica

► To cite this version:

Elvezio Canonica. Le proverbe comme argument d'autorité dans le *Diálogo de la lengua* (1535) de Juan de Valdés ”. *L'argument d'autorité* 2014, 2014. hal-03284645

HAL Id: hal-03284645

<https://hal.science/hal-03284645>

Submitted on 12 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le proverbe comme argument d'autorité
dans le *Diálogo de la lengua* (1535) de Juan de Valdés

Elvezio CANONICA
Université de Bordeaux 3
EA 3656 AMERIBER
(EREMM)

1. Introduction

L'objectif de cette contribution est de montrer comment le proverbe, qui est par définition anonyme et d'origine inconnue, peut devenir un argument d'autorité pour l'affirmation de la langue castillane comme langue de culture. En d'autres termes, il s'agit de s'interroger sur le paradoxe, apparent, que constitue l'adoption de la parémiologie, une matière qui semble contredire toute forme d'autorité, de par ses origines obscures et anonymes, en tant qu'argument fondateur d'une nouvelle autorité de la langue écrite et littéraire. Nous-nous concentrerons dans un premier temps sur le contexte, historique, politique et littéraire dans lequel voit le jour ce texte, car bien des éléments de réponse à la problématique posée s'y trouvent. Il s'agira ensuite de préciser quels types de proverbes sont cités, et à quels fins. En suivant l'exemple des récents *Adagia* érasmiens (Bâle, 1533), un auteur duquel Valdés est idéologiquement très proche, le *Dialogo de la lengua* en fait néanmoins un usage différent, en insistant précisément sur le caractère populaire, « vulgaire » des proverbes, contrairement aux *Adagia* classiques¹. C'est sur cette base populaire et cette origine « obscure » que se fonde, paradoxalement, l'autorité du proverbe pour Juan de Valdés. L'usage que son auteur en fait est avant tout d'ordre linguistique, et non pas moral. Il s'agit donc d'une utilisation assez novatrice de la parémiologie que fait Valdés, car chez les Anciens, comme chez Érasme, le proverbe comptait avant tout pour sa valeur exemplaire. C'est la première fois, à notre connaissance, que le proverbe est utilisé à des fins strictement linguistiques, et ce pour fonder sur lui une autorité censée hisser la langue castillane au rang des autres langues de culture, principalement l'italienne². La confrontation avec cette littérature, qui était hégémonique à l'époque de la rédaction du *Diálogo* (une conversation censée avoir eu lieu dans les environs de Naples), explique en grande partie la trouvaille du proverbe en tant qu'argument d'autorité. En effet, Valdés, qui dialogue avec des interlocuteurs italiens et espagnols, se doit de trouver, dans un élan de nationalisme, un élément qui permette de justifier l'essor de la langue espagnole, désormais « *compañera del Imperio* » selon le mot célèbre de Nebrija, pour essayer de rivaliser avec la grande tradition littéraire italienne, celle des « trois couronnes » du

¹ Toutes les citations proviennent de l'édition du *Diálogo de la lengua* préparée par Cristina Barbolani chez Cátedra, Letras Hispánicas, Madrid, 1990. Nous avons consulté aussi la dernière édition de l'œuvre, celle de José Enrique Laplana, publiée chez Crítica (Barcelona, 2010). Pour la traduction française des passages du *Diálogo* nous avons reproduit le texte de la version bilingue préparée par Anne-Marie Chabrolle-Cerretini, Paris, Honoré Champion, 2008. En ce qui concerne la traduction française des proverbes, le choix de la traductrice, que nous suivons, est le suivant : « Tous les proverbes servant l'exemplification sont en espagnol dans le corps du texte et traduits en note. Le choix a consisté souvent à traduire le plus littéralement possible afin de servir la démarche d'exemplification de Valdés concernant la langue. Le proverbe à valeur discursive est traduit dans le texte » (« Avertissement au lecteur », éd. cit. p. 1). On consultera l'index final des proverbes, classés selon leur fonction dans le *Diálogo* (pp. 410-427).

² Voir, à ce propos, l'article de Felipe Jiménez Berrio, « El *Diálogo de la lengua* y el *Tesoro de la lengua castellana o española*: dos refraneros excepcionales de los siglos de oro », in: *Res Diachronicae*, vol. 8, 2010, p. 29-46.

Trecento (Dante, Pétrarque et Boccace). L'exemple érasmien est sans doute un facteur important, qui permet à Valdés de légitimer sa démarche, qui s'inscrit dans le débat qui a lieu en ce moment en Italie, dénommé *la questione della lingua*. En effet, la publication en 1525 des *Prose della volgar lingua* de Pietro Bembo eut l'effet d'une bombe. L'écrivain vénitien, qui sera créé cardinal par Paul III en 1539, y prône une imitation de la langue de Pétrarque et de Boccace dont les œuvres, en vers et en prose, sont amplement citées afin d'étayer l'émergence d'un modèle pour la langue littéraire italienne. Comme l'a bien vu dans son introduction la traductrice française du *Diálogo de la lengua* « il [Valdés] met sur le même plan les proverbes et les deux écrivains »³. Par ailleurs, Valdés est aussi conscient de l'essor de la langue espagnole en Italie à cause des circonstances historiques, comme l'affirme Marcio : « porque, como veis, ya en Italia assí entre damas como entre cavalleros se tiene por gentileza y galanía hablar castellano »⁴. C'est pourquoi il se propose d'illustrer sa langue maternelle aux Italiens, mais non pas par des citations d'*authoritates* littéraires, dont il ne peut que constater l'absence dans sa tradition littéraire, mais par les proverbes, qui assument la même fonction, pour la langue espagnole, de la langue littéraire de Pétrarque et de Boccace pour l'italienne. Cependant, cet emploi « biaisé » du proverbe, en fonction nationaliste, n'est pas sans présenter des contradictions car il est bien connu que le proverbe est structurellement une écriture de type formulaire, figée, qui est donc en opposition avec l'évolution de la langue⁵. C'est notamment l'obstacle des archaïsmes, lexiques ou syntaxiques, que Valdés devra s'employer à surmonter, car cela semblerait contredire l'exemplarité linguistique du proverbe⁶. Un article de Michel Laspéras⁷ va nous permettre d'approfondir cet aspect, car son auteur montre que le recours au *refrán* se fonde sur une base idéologique issue du discours politique. Pour que le proverbe soit considéré, contre toute attente, comme un argument d'autorité, il faut qu'il soit fondé sur un contexte idéologique capable de l'ennoblir, de l'adouber. C'est ce que montre Laspéras, en insistant sur les équivalences au niveau du choix lexical entre l'éloge du proverbe et celui de la « pureté » originaire du peuple espagnol, dont il est issu. La polémique qui apparaît explicitement dans le texte entre le castillan Valdés (il était né à Cuenca) et l'andalou Nebrija lequel, en publiant en 1492 sa célèbre *Gramática de la lengua española* avait été le premier à réaliser une telle entreprise pour une langue vernaculaire, ne fait que confirmer la visée nationaliste et « puriste » de Valdés, pour qui l'autorité du célèbre humaniste andalou, en tant que locuteur d'une langue « espagnole » éloignée des modèles courtisans castillans, était réduite à néant de par ses origines⁸. Le recours massif aux proverbes s'inscrit donc aussi dans le contexte social et idéologique de l'Espagne de la première moitié du XVI^e siècle mais, à notre avis, cela n'explique pas tout. Nous y reviendrons dans les conclusions.

2. Le contexte : Juan de Valdés, castillan, noble, judéo-convers et érasmist⁹

³ (éd. cit. p. XXXI).

⁴ « parce que, comme vous voyez, maintenant en Italie, aussi bien chez les dames que chez les chevaliers, il est courtois et élégant de savoir parler castillan » (éd. cit. pp. 7-9).

⁵ Cf. H. Meschonnic, « Les proverbes, actes de discours », in: *Revue des sciences humaines*, Rhétorique du proverbe, n. 163, 1976. J.-C. Anscombe, « Proverbes et formes proverbiales : valeur évidentielle et argumentative », Paris, *Langues française*, 1974.

⁶ Cf. Mercedes QUILIS MERÍN, « 'Palabras y plumas el viento las lleva': la fraseología en los *Diálogos* de los hermanos Alfonso y Juan de Valdés », in: *Actas del VI Congreso internacional de la lengua española*, Madrid, Arco Libros, 2006, vol. II, p. 2027-2038.

⁷ J.M. Laspéras, « Questions d'autorité(s) : le *Diálogo de la lengua* de Juan de Valdés », *Bulletin Hispanique*, 92 – 1990, p. 401-414.

⁸ Nous consultons la dernière édition de la *Gramática* de Nebrija publiée par Carmen Lozano, Real Academia Española, Círculo de Lectores, Galaxia Gutenberg, Barcelona, 2011.

⁹ On consultera la dernière biographie en date, celle de D. A. Crews, *Twilight of the Renaissance. The Life of Juan de Valdés*, University of Toronto Press, 2008).

Juan de Valdés était né vers la fin du XV^{ème} siècle à Cuenca, en Castille, au sein d'une famille de douze enfants, dont le père était *regidor* (« conseiller municipal ») de la ville. La famille avait des origines judéo-converses, aussi bien du côté paternel que de côté maternel. Les convers jouissaient à Cuenca, à la fin du XV^{ème} siècle, d'une influence économique et politique considérable. Lorsqu'il obtint son poste de *regidor*, nous savons que dix-sept des vingt *regidores* de la ville étaient des convers. Cette fonction publique permit au père de Juan de tisser des liens avec la cour : il fut désigné comme représentant de sa ville lors de la réception de l'empereur Charles V. Il put ainsi obtenir pour ses trois fils aînés, Andrés, Diego et Alfonso, le titre de *contino*, un chevalier qui était au service personnel de l'empereur, comme le sera aussi plus tard le célèbre poète tolédan Garcilaso de la Vega. Nous connaissons peu de choses sur la formation de Juan, mais il est probable qu'il ait appris le latin à Valladolid, avec son frère aîné Alfonso, sous l'égide du grand humaniste Pedro Mártir de Anglería. La fréquentation du cénacle du Marquis de Villena, à Escalona, a constitué une étape fondamentale dans la formation de la sensibilité littéraire et spirituelle du jeune Juan. Ce cénacle était fréquenté par ceux qu'on a appelé par la suite les *alumbrados*, et on y respirait un air de réforme et de spiritualité intérieure, à travers la pratique du *recogimiento* et du *dejamiento*, afin de rechercher un contact direct avec le message divin par la lecture des Saintes Ecritures, tout en refusant le ritualisme des cérémonies extérieures, dans la droite ligne de la *devotio moderna* et de la réforme religieuse prônée par le cardinal Cisneros, le confesseur franciscain de la reine Isabelle. Nous savons que les descendants de judéo-convers étaient nombreux à fréquenter ce cercle. Parallèlement à ces fréquentations, Juan de Valdés avait suivi un cursus académique en humanités à l'université d'Alcalá, où il apprit notamment l'hébreu, le grec et le latin. Le frère de son professeur de grec, Juan de Vergara, était un fervent partisan des idées d'Erasme et, partant, de l'application aux études bibliques des méthodes de la philologie des langues classiques. Dans ce contexte, il est important de signaler l'ascension sociale fulgurante d'Alfonso, le frère aîné de Juan, qui devint secrétaire du chancelier de Charles V, le célèbre Gattinara, et qui sera nommé lui-même, par la suite, chancelier de vice-royaume de Naples et, finalement, secrétaire des lettres latines de l'empereur. Fort de cet appui, Juan osa publier en 1529 un ouvrage clairement inspiré des idées érasmistes, le *Diálogo de la doctrina cristiana*, et ce, de surcroît, dans la même typographie d'Alcalá qui avait déjà publié plusieurs livres et traductions du maître de Rotterdam. L'ouvrage fut aussitôt retiré de la distribution par l'inquisiteur Alonso Manrique. Son auteur, en comptant sur l'appui de son frère Alfonso, quitta prudemment l'Espagne pour l'Italie vers la fin de cette année-là. Il n'y reviendra plus. Il fait partie de la suite du roi Charles, lorsque ce dernier se rend à Bologne pour se faire couronner empereur par le pape, en 1530. A la mort de son frère Alfonso, en 1532, victime d'une épidémie de peste, Juan reste en Italie, où il peut compter sur la protection de plusieurs personnalités qu'il avait côtoyées son frère, notamment le vice-roi de Naples, Pedro de Toledo. C'est dans cette ville qu'il compose son *Diálogo de la lengua*, entre fin 1535 et début 1536. Il s'agit de l'unique ouvrage à caractère profane composé par son auteur. Cela est d'autant plus surprenant que cette œuvre surgit à un moment où Juan de Valdés est entièrement plongé dans des activités religieuses et évangéliques. Cela est significatif de l'orientation éminemment spirituelle qu'il donnera à la question linguistique. C'est dans ces années-là qu'il créa, avec sa disciple préférée, la belle Giulia Gonzaga, un des premiers cénacles des *spirituali* italiens, une sorte de transposition, *mutatis mutandis*, des *alumbrados* qu'il avait fréquentés dans sa jeunesse à Escalona. Dans cette « communauté », composée par des Italiens et des Espagnols, des hommes de lettres et aussi des ecclésiastiques, on se réunit chaque semaine dans la magnifique villa que Juan de Valdés possédait à Chiaia, aux environs de Naples, pour lire l'Évangile ou méditer sur une des *Ciento diez divinas consideraciones* religieuses de Valdés, ou l'une ou l'autre des nombreuses

œuvres à caractère spirituel que Valdés a composées à cette époque, et qui connaîtront une diffusion clandestine et manuscrite. Les idées novatrices et réformatrices de Valdés, lequel était resté à l'état laïc, se diffusent rapidement en Italie. C'est en plein apogée de cet essor de son activité spirituelle que Juan de Valdés meurt, à Naples, en 1541. L'année suivante, le pape Paul III instaure l'inquisition en Italie, ce qui provoque une dispersion de ses œuvres ainsi que des membres du primitif cercle valdésien, qui devront fuir à l'étranger (comme Bernardino Ochino, à Genève) ou seront jugés et condamnés par l'inquisition, comme Pietro Carnesecchi, qui finira sur le bûcher, en confirmant de la sorte, bien malgré lui, hélas, l'adage latin *nomen est omen*¹⁰.

3. La structure du *Diálogo de la lengua*

C'est dans ce contexte, que nous avons reconstruit à grands traits, qu'il faut situer la composition de l'œuvre qui nous intéresse, qui doit se situer entre fin 1535 et début 1536. Il s'agit d'un dialogue qui a sans doute réellement eu lieu, comme le confirme la chronologie interne : nous sommes en 1535, dans une belle demeure près de Naples, proche de la mer. L'œuvre présente un dialogue entre quatre personnages. Trois d'entre eux portent des noms fictifs, sauf le principal, qui porte le nom de l'auteur, « Valdés », en suivant en cela un usage fréquent dans la tradition du dialogue italien de la Renaissance. Nous trouvons un équilibre parfait entre Italiens (Coriolano et Marcio) et Espagnols (Valdés et Torres, ou Pacheco, dans certaines éditions). Les érudits ont cherché à mettre un nom historique derrière chacun des personnages, sans toutefois parvenir à une complète certitude. Pour les deux Italiens, il s'agirait d'un évêque, Mgr Coriolano Martirano (1503-1558), une des voix les plus autorisées de l'orthodoxie du concile de Trente, grand humaniste et helléniste, et d'un poète néolatin, Marc'Antonio Flaminio (1498-1550), vénitien, et très proche des idées réformistes. Le premier joue le rôle du néophyte, du *curioso*, dans l'apprentissage de la langue espagnole, tandis que le deuxième, qui représente la culture italienne officielle, est un *novicio* de cette langue, qu'il connaît déjà bien, quoiqu'il ne puisse pas l'écrire. Du côté espagnol, outre le nom de l'auteur lui-même, apparaît celui de Torres / Pacheco (suivant les manuscrits), qui est un soldat. Il possède donc la langue espagnole, qui est sa langue maternelle, mais ne l'a pas apprise à l'école. C'est un usager de la langue (un *natural*), tandis que Valdés est aussi un maître de cette langue, qu'il va expliquer aux Italiens tout au long de son dialogue. Nous trouvons donc aussi un autre équilibre, plus subtil, entre plusieurs pôles : l'Italie et l'Espagne, les armes (Torres) et les lettres (Coriolano et Marcio), les représentant de l'*ars* (les Italiens) et de l'*usus* (Torres). A l'intersection de ces différents pôles nous trouvons le personnage de Valdés, qui maîtrise aussi bien l'*ars* que l'*usus* de la langue, et qui est un Espagnol qui vit en Italie et n'est ni ecclésiastique, ni poète, ni soldat. Il faut aussi mentionner une trouvaille, tout à fait étonnante pour sa modernité : les trois interlocuteurs de Valdés se sont mis d'accord, à l'insu de ce dernier, de cacher un *escribano*, Aurelio, qui est chargé de prendre note de tout ce qui se dit. Aurelio ne prend jamais la parole, mais le texte que nous lisons est censé émaner de sa plume, comme, presque un siècle plus tard, le *Quichotte* sera censé être la traduction d'un original arabe. Nous pouvons d'entrée de jeu admirer la structure de l'œuvre, symétrique comme la peinture et l'architecture italiennes de l'époque, et à la fois novatrice, car c'est la première fois que l'on prend en compte, dans un ouvrage traitant d'une langue moderne, la catégorie de l'*usus*. En effet, le dialogue ne se veut pas une grammaire ou un traité, et en ce sens il rejette la conception de la langue comme un corps susceptible d'être enfermé dans le

¹⁰ Sur le contexte historique, religieux et biographique, on consultera avec profit le remarquable volume collectif : *Doce consideraciones sobre el mundo hispano-italiano en tiempos de Alfonso y Juan de Valdés*, Anexos de *Pliegos de cordel*, I, Publicaciones del Instituto Español de Lengua y Literatura de Roma, Roma, 1979.

corset d'une grammaire, une *ars*. C'est précisément ce qu'avait fait le grand humaniste sévillan Elio Antonio de Nebrija avec sa célèbre *Gramática castellana*, publiée en 1492. Ce n'est pas étonnant que cet ouvrage et son auteur, en particulier, soient la cible des attaques du personnage Valdés, dans son dialogue, l'*alter ego* d'un homme pourtant pacifique et pacifiste, marqué du sceau de l'irénisme érasmien. On a vu dans ces attaques aussi une marque de méfiance envers un locuteur d'une variante andalouse du castillan, un élément qui est aussi sans doute à prendre en compte. Néanmoins, l'argument le plus convaincant à ce sujet se rapporte précisément à l'absence, chez Nebrija, de la prise en compte de l'usage de la langue, dont le soldat Torres est le plus pur représentant. Nebrija pensait même que sa grammaire pouvait servir aussi « para aquellos que por la lengua castellana querrán venir al conocimiento de la latina »¹¹. Toutefois, il existe une *dispositio* bien réglée quant à la distribution de la matière, qui est divisée en huit parties, mais sans que cela soit indiqué spécifiquement par la séparation en chapitres, comme le font certains éditeurs modernes. Il s'agit simplement d'une idée de départ, qu'énonce Marcio :

De manera que lo primero será del origen de la lengua, lo segundo de la gramática, lo tercero de las letras, adonde entra la ortografía, lo quarto de las sílabas, lo quinto de los vocablos, lo sexto del estilo, lo séptimo de los libros, lo último de la conformidad de las lenguas (p. 130)¹².

Ce schéma de départ est scrupuleusement respecté, avec des transitions toujours très subtiles. Néanmoins, la place accordée à chaque argument n'est de loin pas la même. Il apparaît clairement que les deux parties les plus développées sont celles qui concernent le lexique (40 pages) et l'orthographe (34), suivies par les livres (17) et la grammaire (11) et, plus loin, par le style (5), la conformité du castillan au latin (4) et les syllabes (2). Nous voyons aussi, en ce qui concerne notre sujet, que le proverbe, le *refrán*, ne fait pas l'objet d'un traitement à part. Cela signifie qu'il s'agit d'un élément que l'on retrouve dans chacune des parties, car il sert à affirmer la *propiedad* de tel ou tel autre aspect de la langue espagnole. Par ailleurs, l'importance du proverbe est aussi quantitative : pour un ouvrage assez court (qui fait environ 150 pages dans les éditions modernes annotées) nous comptabilisons 184 proverbes ou phrases proverbiales (dont cinq sont utilisés deux fois et un, trois fois).

4. Le *refrán* dans le *Diálogo de la lengua*: présentation et fonction

Avant d'entrer dans le détail des parties susmentionnées qui sont concernées par le proverbe, le *Diálogo de la lengua* présente une partie introductive, où apparaissent des considérations sur l'utilisation du *refrán* comme argument d'autorité, qu'il faut résumer ici. A ses interlocuteurs italiens, qui lui demandent sur quelles autorités Valdés pense-t-il fonder son discours, ce dernier répond que sa langue maternelle n'en a pas de comparables à celles de la langue italienne. En effet, ni les ouvrages de Nebrija, en particulier son *Vocabulario español-latino* (1494) et *Latino-español* (1492), ni le roman de chevalerie *Amadís de Gaula* (composé en 1492 et publié en 1508) ne peuvent être considérées des œuvres de référence. Dans les œuvres du lexicographe et humaniste andalou, Valdés critique le fait qu'il ait négligé le vocabulaire de la langue vivante :

pareçe que no tuvo intento a poner todos los vocablos españoles, como fuera razón que hiziera, sino

¹¹ « Pour ceux qui voudraient, par le biais de la langue castillane, apprendre la langue latine » (Nebrija, *Gramática*, prologue au livre V, ed. cit. p. 147) (nous traduisons).

¹² « De sorte qu'en premier il sera question de l'origine de la langue, en second de la grammaire, en troisième des graphies (où entre l'orthographe), en quatrième des syllabes, en cinquième des mots, en sixième du style, en septième des livres, en dernière de la ressemblance entre les langues ». (ed. cit. p. 35)

solamente aquellos para los cuales hallaba vocablos latinos o griegos que los declarase (p. 125)¹³.

En ce qui concerne *l'Amadís*, il ne peut en aucune manière constituer une autorité au motif que « en el estilo peca muchas vezes con no sé qué frías afetaciones » (p.125)¹⁴. A ce moment, Marcio, l'interlocuteur italien qui veut approfondir ses connaissances de la langue espagnole, s'adresse à Valdés. Etant donné que ce dernier ne trouve aucune autorité, ni linguistique ni littéraire dans sa langue maternelle, il lui propose d'utiliser ses propres écrits, ses *Cartas* et son *Quaderno de refranes*, un cahier « que me dezís cogistes entre amigos estando en Roma, por ruego de ciertos gentileshombres romanos » (p. 126)¹⁵. Cette dernière phrase est importante, car elle montre que, dans le milieu romain fréquenté par Valdés, où les Espagnols abondaient, suite à l'élection du pape Alexandre VI (1492- 1503), le valencien Rodrigo de Borja, le tristement célèbre père de Lucrèce et du duc Valentino, il y avait un intérêt de la part des Italiens pour l'apprentissage de la langue espagnole, qui ne disposait cependant pas encore des instruments lexicographiques à destination des Italiens. Il faudra attendre, en effet, jusqu'en 1560 pour avoir la première « grammaire », le *Paragone della lingua toscana et castigliana* de Giovanni Mario Alessandri, et 1570 pour le premier vocabulaire bilingue, le *Vocabulario de las dos lenguas toscana y castellana*, de Cristóbal de las Casas. Dans les années '30, c'était donc au *refrán* de compenser ce manque.

La réponse de Valdés est positive, car il tient le *refrán* en haute estime « porque se vee muy bien la puridad de la lengua castellana » (p. 126)¹⁶. Nous trouvons ici la première allusion à la « pureté », une notion qui était employée, dans le contexte social espagnol de cette époque, avec une valeur ethnique, sanctionnée par les « estatutos de limpieza de sangre ». Nous rappelons que les Rois Catholiques avaient procédé à l'expulsion des Juifs en 1492, sauf conversion au catholicisme¹⁷. Néanmoins, dans les répliques suivantes, les interlocuteurs veulent connaître ce qui distingue les « proverbios o adagios » (deux synonymes que Valdés leur avait donnés pour expliquer le mot *refrán*) de leurs modèles grecs et latins. C'est à ce moment que Valdés est obligé à reconnaître leur distance, qui est avant tout sociologique, « porque los castellanos son tomados de dichos vulgares, los más dellos nacidos y criados entre viejas, tras del fuego hilando sus ruecas » (127)¹⁸. Néanmoins, à ses yeux, c'est précisément en cela que réside leur plus grande valeur, car « para considerar la propiedad de la lengua castellana, lo mejor que tienen los refranes es ser nacidos en el vulgo » (p. 127)¹⁹. Nous glissons subtilement de la *pureza* à la *propiedad*, une notion qui n'est pas connotée ethniquement, car elle fait allusion à la justesse et à l'élégance de l'expression linguistique. Cependant, comme le fait remarquer M. Laspéras, « faire du proverbe la quintessence du castillan [...] c'est le rallier au discours idéologique que la langue construit autour de lui »²⁰. Il est bien évident que derrière cette ambiguïté se cache l'importance de l'*usus*, dont le *refrán* est le plus pur dépositaire. Si on ne peut compter ni sur les outils lexicographiques et linguistiques, ni sur une tradition littéraire, comme c'est le cas pour l'Italie, il faut s'en remettre à l'usage, semble dire Valdés. Et l'usage d'une langue c'est dans

¹³ « il semble qu'il n'a pas eu l'intention de faire figurer tous les mots espagnols, comme il aurait fallu qu'il fit, mais seulement ceux pour lesquels il trouvait des mots latins ou grecs qui les expliquaient ». (éd. cit. p. 25)

¹⁴ « il pêche de nombreuses fois dans le style, par je ne sais quelles froides affectations ». (éd. cit. p. 25)

¹⁵ « cahier de proverbes que vous me dites avoir recueillis auprès d'amis à Rome, sur la demande expresse de certains gentilshommes romains ». (éd. cit. p.27)

¹⁶ « on voit très bien la pureté de la langue castillane ». (éd. cit. p.27)

¹⁷ Sur cette articulation entre concepts linguistiques et politiques, cf. l'article de M. Laspéras, art. cit. *passim*.

¹⁸ « car les proverbes castillans sont tirés de manières de dire populaires, la plupart d'entre eux sont nés et se sont forgés parmi les vieilles femmes, derrière le feu, en filant leurs quenouilles ». (éd. cit. p.29).

¹⁹ « pour observer la propriété de la langue castillane, la première qualité des proverbes est qu'il sont nés dans le peuple ». (éd. cit. p.29).

²⁰ Cf. art. cit. p. 413.

le peuple qu'il est le plus vivant, pas chez les intellectuels. Mais il y a aussi une autre raison à ce choix : c'est l'exemple d'Erasmus, que Torres, le soldat espagnol cite et aimerait imiter, « *allegando todos los refranes que hallase, y declarándolos lo menos mal que supiese, porque he pensado que en ello haría un señalado servicio a la lengua castellana* » (p. 127)²¹. Cette dernière remarque semble sous-entendre qu'il n'existait pas encore de recueil de proverbes en langue castillane. Or, juste avant, Coriolano avait demandé à Valdés: « *¿Y tenéis libro impresso dellos ?* », ce à quoi Valdés avait répondu : « *No de todos, pero siendo muchacho me acuerdo aver visto uno de algunos mal glosados* » (p. 126)²². En effet, il existait déjà des recueils de *refranes* au moment de la composition du *Diálogo*. Il est probable d'ailleurs que celui auquel Valdés fait allusion, en le critiquant, soit la collection intitulée *Refranes famosísimos y provechosos glosados*, publiée à Burgos en 1509. Ce recueil, néanmoins, n'est pas le premier. Il semblerait que le premier en absolu ait été composé dans la première moitié du XV^e siècle, sous le règne de Jean II, et soit l'œuvre d'un grand humaniste de noble lignage, Íñigo López de Mendoza, plus connu sous le nom de Marquis de Santillane (1398-1458). C'est en tout cas avec son nom que ce recueil fut publié à Séville en 1508 : *Íñigo López de Mendoza, a ruego del Rey don Juan, ordenó estos refranes que dicen las viejas tras el fuego, y van ordenados por la orden de la A.B.C.* Bien que cette attribution ait été mise en cause, notamment par Urban Cronan dans son édition de 1911²³, au motif qu'il serait étrange qu'un noble, lettré et humaniste, puisse s'intéresser à cette culture orale et populaire, Sánchez Escribano, dans un article de 1942²⁴, fait remarquer l'existence, dans l'œuvre poétique du Marquis, de compositions aussi populaires comme les *serranillas*. Si nous acceptons la première hypothèse, comme semble le suggérer sans équivoque le titre de l'*editio princeps* de 1508, alors il faut accepter aussi non seulement qu'un Marquis ait pu s'intéresser aux proverbes, mais qu'un roi lui-même les ait tenus en haute considération. Il semblerait, selon Miguel Ángel Pérez Priego, que la composition de ce recueil puisse être datée de 1437²⁵. Il s'agirait d'une œuvre commissionnée par le roi au marquis afin d'éduquer son fils, l'infant Enrique, par le biais d'un « miroir du prince » composé de proverbes. C'est donc en tant qu'écriture « performative » que le proverbe est perçu dans la culture hispanique du Moyen Age, et ne souffre d'un quelconque mépris à cause de ses origines populaires et anonymes, bien au contraire. Il est probable que Valdés ait eu connaissance de l'édition sévillane de 1508, car la formulation qu'il utilise pour faire l'éloge des proverbes (« *nacidos y criados entre viejas, tras del fuego hilando sus ruecas* ») fait clairement écho au titre de celle-ci. Par ailleurs, la traductrice française de l'œuvre, Anne-Marie Chabrolle-Cerretini a pris la peine de vérifier le pourcentage de proverbes présent dans le *Diálogo de la lengua* qui se retrouvent également dans le recueil de Santillana. Il apparaît, que « des 174 proverbes, 51 figurent chez Santillana », ce qui permet à la critique française d'affirmer que « ce nombre semble suffisant pour préférer l'hypothèse de sources multiples ou celle d'un recueil personnel »²⁶.

Il n'est donc pas étonnant qu'un personnage comme Juan de Valdés, malgré la haute

²¹ « recueillant tous les proverbes que je trouverais, les expliquant le moins mal possible, car j'ai pensé qu'avec ce travail, je rendrais un remarquable service à la langue castillane ». (éd. cit. p.29).

²² C. « Et vous avez un livre imprimé de ces proverbes? V : Non, pas de tous les proverbes, mais quand j'étais gamin, je me souviens d'avoir vu un livre de quelques proverbe mal annotés ». (éd. cit. p.27).

²³ Cf. *Revue hispanique* XXV (1911), p. 134. Cf. l'édition moderne de Hugo Oscar Bizzarri, Kassel, Edition Reichenberger, 1995.

²⁴ « Santillana y la colección de Refranes, Medina del Campo, 1550 », *Hispanic Review*, X (1942), p. 254.

²⁵ Cf. « López de Mendoza, Íñigo », in : R. Gullón (dir.), *Diccionario de literatura española e hispanoamericana*, Madrid, Alianza, 1993 (s.v.).

²⁶ Ed. cit. p. XXXIV. L'étude, ancienne, de C. Berkowitz, « The Quaderno de refranes castellanos of Juan de Valdés », *Romanic Review*, Vol. XVI, Columbia University Press, 1925, « ne dévoile pas non plus une source privilégiée » (Anne-Maire Chabrolle-Cerretini, éd. cit. p. XXXIV).

position qu'il occupait dans la hiérarchie sociale de son époque, ait eu recours aux proverbes dans l'une des ses œuvres. L'emploi de la parémiologie dans une œuvre littéraire espagnole avait d'ailleurs un précédent illustre, proche de Valdés : la *Céléstine* (1499-1502). Nous savons à quel point Fernando de Rojas, l'habile continuateur du premier acte anonyme, a su tirer parti des proverbes dans son écriture²⁷. Et d'ailleurs cette œuvre figure en bonne place dans la septième partie du *Diálogo* de Valdés, celle qui traite des livres, un chapitre de critique littéraire qui constitue le précédent le plus important du fameux « escrutinio » de la bibliothèque de don Quichotte (I, 6). Mais, étonnamment, Valdés ne fait pas l'éloge explicite du proverbe dans *La Celestina*. Après avoir émis des réserves quant à la construction du personnage de Mélibée, Valdés critique l'emploi de vocables « fuera de propósito », ainsi que le recours à des mots « tan latinos que no se entienden nel castellano » (p. 255)²⁸. Mais, mises à part ces critiques, il juge l'œuvre d'une façon très positive, notamment en ce qui concerne la spontanéité, la propriété et l'élégance : « soy de opinión que ningún libro ay escrito en castellano adonde la lengua esté más natural, más propia ni más elegante » (p. 255)²⁹. Ce sont trois qualités, on le voit bien, qui conviennent parfaitement au *refrán*.

5. Etude quantitative : répartition des proverbes

Nous avons procédé tout d'abord à une étude purement quantitative, qui donne les résultats suivants :

	Introduction : 14 pages – 7 proverbes (0.5 proverbe par page)
I)	origine : 13 - 1 (0.07 p/p)
II)	grammaire : 11 -22 (2 p/p)
III)	orthographe : 34-35 (1 p/p)
IV)	syllabes : 2 – 0 (0 p/p)
V)	vocabulaire : 40 – 86 (2.15 p/p)
VI)	style : 5 – 6 (1.2 p/p)
VII)	livres : 17 – 3 (0.17 p/p)
VIII)	comparaison langues : 4-5 (1.2 p/p)
	Conclusion : 4-4 (1 p/p)

Il apparaît clairement de ce tableau que les trois sections les plus illustrées par les proverbes sont, dans l'ordre : le vocabulaire (86), l'orthographe (35) et la grammaire (22). Les cinq autres sections se partagent entre elles 19 proverbes, auxquels il faut ajouter les 11 occurrences dans l'introduction et la conclusion. Si l'on considère la fréquence du proverbe (sa densité), on voit que le vocabulaire reste en tête (2.15 proverbes / pages), suivi de près par la grammaire (2 p/p), alors que l'orthographe (1 p/p) passe derrière le style et la comparaison (1.2 p/p). Nous devons noter aussi la présence de proverbes dans des parties non proprement « didactiques », comme les parties introductive et conclusive. C'est un signal important du fait que le proverbe fait partie intégrante de l'élocution de Valdés, une caractéristique que nous retrouvons aussi à l'intérieur des huit sections qui traitent de la langue espagnole, car les proverbes n'ont pas toujours comme fonction celle d'illustrer tel ou tel autre aspect linguistique, mais font bel et bien partie de la langue de Valdés lui-même. Presque la totalité des proverbes est à attribuer à Valdés, avec quelques rares exceptions (5 pour l'espagnol Torres, 2 pour Coriolano et 2, pour Marcio).

²⁷ Sur les proverbes dans la *Céléstine*, cf. José Gella Iturriaga, « 444 refranes de *La Celestina* », in : Manuel Criado de Val (dir.), *La Celestina y su contorno social*, Barcelona, Borrás, 1977, p. 245-268.

²⁸ « hors de propos...si latins qu'on ne les comprend pas en castillan ». (éd. cit. p.383)

²⁹ « je pense qu'il n'y a aucun livre écrit en castillan où la langue soit plus naturelle, plus appropriée ni plus élégante ». (éd. cit. p.383)

6. Analyse des proverbes comme arguments d'autorité

Nous nous concentrons, en ce qui suit, sur les proverbes et phrases proverbiales qui ont une fonction clairement exemplaire et qui sont traités comme des autorités linguistiques. Nous laisserons de côté, pour le moment, les occurrences qui apparaissent dans l'introduction et dans la conclusion, ainsi que celles qui surgissent spontanément dans le discours de Valdés. Nous les traiterons à part, car elles ont une importance tout aussi remarquable, et permettent de mettre en perspective les autres usages « didactiques » du proverbe.

6.1. Grammaire

Les 22 proverbes qui occupent les 11 pages consacrées aux règles grammaticales de la langue espagnole (donc, une moyenne de 2 par page), peuvent être divisés en quatre groupes, en fonction du problème grammatical discuté. Les deux premiers concernent l'usage des articles, le troisième les questions d'accentuation et le quatrième l'usage des pronoms. A noter que plus de la moitié des proverbes (14) appartiennent aux deux premiers groupes, un signal de l'importance de la catégorie grammaticale de l'article, sans doute à cause de son absence en latin. Valdés, comme Nebrija, utilise encore les catégories grammaticales du latin, notamment les cas. C'est ainsi qu'il illustre l'usage de la contraction en parlant d'*ablativo*, de *dativo* et d'*acusativo*, et c'est le proverbe qui est convoqué pour en renforcer l'autorité : « cuando dezimos 'Del lobo un pelo y ésse de la frente' auquel *del lobo* sta en ablativo » (p. 145)³⁰. La deuxième règle qu'il va illustrer par des proverbes est celle de la concordance entre l'article et le nom, pour lequel il prévoit aussi le neutre, une catégorie qu'il ne développe cependant pas : « La segunda regla consiste en saber poner en cada vocablo su propio artículo ; quiero dezir juntar con el nombre masculino y neutro sus propios artículos y decir : 'El abad de donde canta de allí yanta', y 'Al ruin quando lo mientan luego viene' » (p. 149)³¹. Et il donne deux autres exemples pour la concordance avec le féminin. Quatre autres proverbes sont enfin à nouveau utilisés pour illustrer la contraction, en insistant sur la terminologie latine des cas, dont le proverbe devient le véritable argument d'autorité :

“El mesmo cuidado que avéis de tener en poner bien el artículo del nominativo conviene que tengáis en poner el del genitivo y acusativo, estando sobre aviso de hablar simepre desta manera : 'Del monte salle quien el monte quema', y 'Del lobo un pelo y ésse de la frente, y 'Lo que da el nieto al agüelo' y 'Allegadora de la ceniza y derramadora de la harina' » (p. 150)³².

En d'autres termes, il semblerait bien que ce “choc” entre les catégories grammaticales du latin, utilisées par Nebrija dans sa *Gramática*, et le proverbe comme argument d'autorité soit un mécanisme bien orchestré par Valdés, qui finit par remplacer les *auctoritates* latines par son exact contraire : le proverbe. Autrement dit : l'exhibition d'une terminologie « savante » est une stratégie d'écriture qu'utilise Juan de Valdés pour mettre en valeur le proverbe et, partant, pour faire ressortir le contraste entre *ars* et *usus*. C'est un procédé que jamais Nebrija n'aurait pu accepter. En effet, dans sa *Gramática*, les proverbes brillent par leur absence. Bien au contraire, comme on l'a vu, cette œuvre a été écrite en pensant aussi à

³⁰ « lorsque nous disons : 'Du loup, un poil et celui du front', ce *del lobo* est en ablatif » (éd. cit. p.67).

³¹ « La seconde règle consiste à savoir associer, à chaque mot, l'article qui lui convient. Je veux dire, joindre au nom masculin et neutre, les articles correspondants pour faire : « L'abbé, d'où il chante, il mange » et « Le vilain, quand on en parle, aussitôt il vient » (éd. cit. p.77).

³² « L'attention que devez porter à bien mettre l'article du nominatif, vous devez la porter à mettre l'article du génitif et de l'accusatif, en ayant comme objectif de toujours parler de cette façon : 'De la montagne sort celui qui brûle la montagne' et 'Du loup, un poil et celui du front' et 'Ce que le petit-fils donne au grand-père', et, 'Amasser la cendre et répandre la farine' » (éd. cit. p.81-83).

ceux qui voudraient, grâce à elle, apprendre le latin !

6.2. Orthographe

La partie consacrée aux graphies (*letras*) est la deuxième la plus riche en proverbes : elle en compte 35 (un par page en moyenne). Dans ce cas également nous pouvons regrouper les proverbes par arguments traités. Le premier groupe (7) fait référence à la question de la double graphie : « a » et « ha ». Les Italiens, ne voyant pas différence dans la prononciation, ont du mal à savoir dans quels cas il faut employer la consonne. Valdés, après une brève explication « technique » (« Por hazer diferencia de quando es verbo a quando es preposición » p. 156³³) aligne sept proverbes, qui sont introduits avec un emploi particulier du *verbo dicendi*, car ce dernier est souvent à la première personne : « y assí siempre que es verbo la escribo con *h* y digo (nous soulignons) : ‘Quien ha buen vezino ha buen maitino » (p. 156)³⁴. Ce type d’énonciation insinue clairement une appropriation de la phrase en mention par le sujet qui la prononce. On remarque aussi, dans cette série de sept proverbes, un raffinement croissant dans leur emploi. En effet, les deux derniers sont choisis avec un souci remarquable de la pédagogie. Le premier présente l’usage des deux éléments (verbe et préposition) qui se suivent, qui plus est : « Quien lengua *ha*, a Roma va » (nous soulignons)³⁵. Le deuxième est encore plus raffiné, car il fait apparaître l’importance de l’aspiration dans la prononciation du *h*, et, partant, de sa fonction de phonème. Valdés attire l’attention de ses interlocuteurs sur une équivoque qui peut s’insinuer dans un proverbe :

« y para que veáis mejor lo que importa escribir *a* con aspiración o sin ella, mirad este refrán que dize : ‘Quien no aventura no gana’, el qual algunos no entienden por hallar escrita la primera *a* del *aventura* con aspiración : ‘Quien no *ha* ventura no gana’ » (p. 156)³⁶

Il est évident que cela qui change complètement le sens du proverbe, en l’annulant. Nous remarquons, au passage, un témoignage assez précoce de ce phénomène bien connu en linguistique historique de l’espagnol : l’aspiration du *h* initial, dont la disparition est très lente, ce phonème étant en principe réservé à la résolution du F- latin. Cette remarque de Valdés montre bien que dès dans la première moitié du XVI^e siècle l’aspiration était prononcée à tort et à travers (car el *h* de *ha* n’est pas issu d’un F- latin, mais du H- de HABET), un indice précoce de sa future disparition. Nous savons toutefois qu’en poésie, encore vers la fin du siècle, on peut surprendre des aspirations. Grâce au comptage des syllabes, on remarque que parfois les mots commençant par *h* provoquent un hiatus. Et chez Garcilaso, contemporain de Valdés, l’aspiration du *h-* est encore la règle.

Une deuxième question concernant l’orthographe est illustrée par une série de quatre proverbes. Il s’agit des mots qui possèdent une double graphie, avec ou sans *a-* initial (*cevadado / acevadado ; sentado / asentado ; donde / adonde ; llegado / allegado ; ruga / arruga, vezado / avezado*). La règle euphonique que propose Valdés (mais qu’il ne respecte pas toujours lui-même dans d’autres écrits) est la suivante : « Si avéis bien mirado, hallaréis que pongo *a* cuando el vocablo que precede acaba en consonante, y no la pongo cuando acaba en vocal » (p. 157)³⁷, ce qu’il illustre par les proverbes : « Haz lo que tu amo te manda, y

³³ « pour faire la différence quand *a* est un verbe ou une préposition » (éd. cit. p.99).

³⁴ « ainsi chaque fois que c’est un verbe, je l’écris avec *h* et je dis : ‘Qui a un bon voisin, a de bonnes matines ». (éd. cit. p.99).

³⁵ « Qui langue a , à Rome va » (éd. cit. p.99).

³⁶ « et, afin que vous voyiez mieux l’importance qu’il y a à écrire *a* sans *h* ou avec, observez ce proverbe qui dit : ‘Qui ne s’aventure pas, ne gagne pas’, que certains ne comprennent pas, pour avoir écrit le premier *a* de *aventura* avec aspiration, car ils pensent que le proverbe veut dire : ‘Qui n’a pas de chance, ne gagne pas’ » (éd. cit. p. 99).

³⁷ « si vous avez bien observé, vous trouverez que je mets *a*, quand le mot qui précède finit par une consonne, et

siéntate con él a la mesa » et, inversement, « Allégate a los buenos y serás uno dellos »³⁸. Le même souci d'éviter la répétition à l'écrit de deux voyelles identiques en fin de mot et début du mot suivant se retrouve dans les proverbes qui suivent. Il s'agit, encore une fois, d'obéir à la règle qui sera énoncée clairement dans la section consacrée au style, où Valdés affirme : « sin afetación ninguna escribo como hablo » p. 233)³⁹, une phrase qui fait écho à celle formulée par Baldassarre Castiglione dans son *Cortegiano* (1528) : « e dico di aver scritto nella mia lingua e come io parlo, ed a coloro che parlano come parl'io » (*Lettera dedicatoria*)⁴⁰. C'est ainsi que Valdés justifie la différence de graphies entre les formes verbales du verbe *estar*, qu'il écrit toujours sans e-, et les pronoms démonstratifs, pour lesquels il réserve la graphie avec e- initiale :

« hame parecido, por no hazer tropeçar el lector, poner la *e* quando son pronombres, porque el acento sta en ella, y quitarla quando son verbos, porque, estando el acento en la última, si miráis en ello, la primera *e* casi no se pronuncia, aunque se scriva » (p. 159)⁴¹.

Il s'agit avant tout d'éviter des possibles méprises de la part du lecteur, ce qui est appuyé par l'autorité des proverbes comme : « En salvo sta el que repica » ou « Si tras éste que ando, mato, tres me faltan para quatro »⁴². Il faut bien reconnaître que, dans ce cas précis, la suite a donné tort à Valdés, car l'usage de *estar* sans la e- prothétique (comme en italien) ne s'est pas imposé en espagnol. Il s'agit avant tout d'un vœu (pieux) qui vise à faire correspondre le plus possible la langue écrite à la langue parlée et ce, afin d'éviter les incompréhensions et les possibles confusions.

Néanmoins, ce n'est pas toujours facile de faire coïncider écriture et prononciation, car la langue espagnole, comme toute langue néo-latine, est le fruit d'une évolution historique qui lui est propre. Cela est bien visible dans le traitement du *h*- initial qui, par l'aspiration, avait une valeur de phonème, comme on l'a vu, et qui avait assumé en espagnol (et dans tout le domaine ibérique) une importance particulière. Ce qui désoriente les Italiens (car dans leur langue ce phonème ne se prononce jamais en cette position) est le fait qu'en espagnol parfois ce phonème est sensible et parfois il ne l'est pas : « ¿a qué propósito hazéis tantos potajes de la *h*, que jamás puede la persona atinar adónde sta bien o dónde sta mal ? » (p. 175)⁴³. La première réponse de Valdés est péremptoire, en accord avec sa poétique de l'oralité : « yo...no pongo la *h* porque leyendo no la pronuncio »⁴⁴. Toutefois, il est obligé d'admettre qu'il y a des cas où ce graphème est bien nécessaire, même en cette position, par exemple quand il permet de distinguer le verbe (*he*) de la conjonction (*e*). Dans d'autres cas, Valdés cite des exemples de graphies sans *h*- là où il en faudrait une : *ostigar*, *inojos*, *uérfino*, *uéspedes*, *ueste*, au lieu de *hostigar*, *hinojos*, *huérfino*, *huéspedes*, *hueste*⁴⁵. Il s'agit, comme on voit, de substantifs qui ont un étymon latin commençant par F- (FUSTICARE) ou par G-

je ne le mets pas quand celui-ci se termine par une voyelle » (éd. cit. p.101) .

³⁸ « Fais ce que ton maître te demande, et assieds-toi avec lui à table » ; « Joins-toi aux bonnes personnes et tu seras des leurs » (éd. cit. p.103).

³⁹ « sans aucune affectation, j'écris comme je parle » (éd. cit. p.331).

⁴⁰ « et je dis avoir écrit dans ma langue et comme je parle, et à ceux qui parlent comme je parle » (nous traduisons).

⁴¹ « j'ai pensé, pour ne pas faire buter le lecteur, mettre la *e* quand ils sont pronoms, car l'accent est sur le *e*, et l'enlever quand ce sont des verbes, car, l'accent étant sur la dernière syllabe, si vous regardez bien, le premier *e* ne se prononce jamais pas, même s'il s'écrit » (éd. cit. p.109).

⁴² « Est sauf celui qui sonne les cloches » ; « Si je tue celui après qui je cours, il m'en manque trois pour faire quatre » (éd. cit. p.111).

⁴³ « dans quel but faites-vous un tel mélange au sujet du *h*, puisque jamais les gens ne pourront trouver où il est bien et où il est mal » (éd. cit. p.159).

⁴⁴ « je ne mets pas le *h* parce qu'en lisant, je ne le prononce pas » (éd. cit. p.159).

⁴⁵ « fouetter, genou, orphelin, hôte, armée » (éd. cit. p.159, n. 233).

(GENUCULU) ou par H muet, suivi d'un O bref accentué (HOSPES, HOSTIS). Pour tous ces cas, l'évolution de la langue espagnole en était arrivée à un résultat de *h-*, qui était aspirée, donc avec une valeur de consonne. Cette aspiration est bien ce qui permet de justifier le maintien de la graphie, car ceux qui enlèvent le *h-* à l'écrit « caen en dos inconvenientes : el uno es que defraudan los vocablos de las letras que les pertenecen, y el otro que apenas se pueden pronunciar los vocablos de la manera que ellos los escriben » (p. 175)⁴⁶. Les proverbes pour illustrer cette caractéristique de la langue espagnole sont au nombre de cinq, dont trois sont réservés au premier cas (F->*h-*), un au deuxième (G->*h-*) et un autre à un cas non examiné jusqu'ici : les résultats d'un E bref latin initial, en position libre. A ce propos, Valdés compare, au moyen de deux proverbes, les termes *hierro* ('fer') et *yerro* ('erreur') : « Cargado de hierro, cargado de miedo » (qu'on retrouve dans *La Céléstine*) et « Quien yerra y s'enmienda, a Dios se encomienda »⁴⁷.

6.3. Vocabulaire

Cette partie est la plus chargée en proverbes (86 pour 40 pages, soit 2.15 par page). Cela n'est pas étonnant, car le choix lexical porte sur un mot en tant que vecteur de sens, contrairement à l'orthographe ou à la grammaire, où c'était le signifiant qui était visé, plus que le signifié. Il est donc assez naturel qu'à l'évocation d'un mot en tant que signifié, le recours au proverbe devienne presque un réflexe. N'oublions pas, à ce propos, que plusieurs proverbes ou phrases proverbiales sont prononcés par Valdés dans des parties « non didactiques » de son traité, montrant ainsi que cela était naturel chez lui. Ce qui est spécifique à cette partie consacrée au lexique est la confrontation clairement affichée avec Nebrija. En effet, une partie des mots qui sont traités se regroupent selon l'ordre alphabétique (de *acucia* à *zaque*) et donnent lieu à 55 proverbes. Or, presque tous ces mots proviennent du *Vocabulario español-castellano* de Nebrija. Il s'agit de réfuter les choix de Nebrija, en les faisant apparaître comme des archaïsmes. Ils sont tous remplacés par des mots d'usage plus courant, dont le proverbe permet d'en affirmer l'autorité. Néanmoins (et c'est ici où la méthode de Valdés rencontre ses limites), le proverbe est parfois dépositaire d'un état de langue ancien, donc il peut inclure des archaïsmes. Dans ces cas, son rôle n'est plus exemplaire, mais formulaire et en ce sens il se différencie de l'usage courant. C'est un peu à contrecœur que Valdés doit, bien souvent, admettre que tel ou tel autre mot n'est plus employé, malgré le fait qu'on le retrouve dans des proverbes. Toutefois, le fait de citer le proverbe malgré tout, même « en négatif », est une manière d'en faire la défense et l'illustration. Et, surtout, de contrecarrer le choix de Nebrija qui ne s'appuie jamais sur les proverbes, comme on l'a vu. Chez lui, l'archaïsme que Valdés perçoit est plutôt un latinisme, et sa fonction est celle d'ennoblir la langue castillane. Or, le fait de trouver des proverbes même pour les archaïsmes fonctionne, chez Valdés, comme une « autorité de substitution », car Nebrija ne justifie pas ces choix par des exemples. Valdés, au contraire, semble dire que le mot, malgré le fait qu'il soit devenu obsolète par l'usage, possède néanmoins ses lettres de noblesse, sa *carta ejecutoria*, représentées par les proverbes. Il faut toutefois nuancer l'attitude de Valdés face à Nebrija. En effet, parfois il regrette que le choix de Nebrija ne se soit pas imposé dans l'usage. C'est le cas, par exemple, de l'adjectif *artero* (« traître »), que Nebrija utilise : « Artero engañoso dolosus fraudolentus ». Mais encore une fois, le regret de Valdés n'est pas un soutien au choix de Nebrija, mais se fonde sur son goût personnel (« es buen vocablo ») et sur le fait qu'il est utilisé dans les proverbes (« y sta usado entre los refranes »). Le cas du substantif *dueño* (« patron ») est assez révélateur. En effet, Valdés en

⁴⁶ « Ils tombent dans deux inconvénients : l'un, est qu'ils dépouillent les mots des lettres qui leur appartiennent, et l'autre, que l'on peut à peine prononcer les mots de la façon dont ils les écrivent ». (éd. cit. p.159-161).

⁴⁷ « Plein de fer, plein de peur » ; « Qui pêche et s'amende, à Dieu se recommande » (Oudin) (éd. cit. p.161).

déconseille, étonnamment, l'usage à ses interlocuteurs italiens (« otros dicen *mi dueño* por dezir *mi amo* o *mi señor* », p. 198⁴⁸) et ce, malgré le fait qu'il cite deux proverbes qui en prouvent l'autorité. Le même Coriolano, l'interlocuteur italien qui est un « grand débutant », s'en étonne car, dit-il : « Pues yo he oído dezir esse *mi dueño* a un hombre que... ». Il est interrompu par Valdés : « Ya sé por quién dezís ; dexaldo estar » (p. 198)⁴⁹. Or, il s'avère qu'il s'agit d'une allusion à peine voilée à Nebrija, qui en avait donné cette traduction : « Dueño por Señor, dominus, i ». Dans ce cas, la critique à Nebrija est aussi idéologique, car ce dernier, dans sa traduction, courait le risque de mélanger la dimension profane, la seule qui correspond à ce mot selon Valdés, avec la sacrée, où *Señor* et *Dominus* sont des noms de Dieu. En revanche, Valdés approuve un mot cité par Nebrija et qui n'était plus employé : *helgado*. Dans ce cas, c'est le même lexicographe sévillan qui est convoqué explicitement par Valdés : « Librixa pone *helgado* por 'hombre de raros dientes' » (p. 200)⁵⁰. La raison pour laquelle il souhaite la récupération de ce mot dans l'usage courant est très pragmatique : « no teniendo otro que significa lo que él, sería bien usarlo »⁵¹. Cela se répète avec *seruenda* (« cosa tardía ») qui apparaît chez Nebrija, et que Valdés n'emploie pas pour cette raison. Néanmoins, il avoue que « no me parecería mal que se usasse, pues no tenemos otro que significa lo que él »⁵². Nous avons surpris un cas, sans doute unique, de critique du proverbe : il s'agit de la forme verbale *trómposelas*, qui apparaît dans le proverbe : « Castígame mi madre, y yo trómposelas ». Valdés trouve ce dernier mot « mal vocablo », car il ne comprend pas (« no sé qué quiso dezir »). Là encore, la critique ne porte pas sur le proverbe en lui-même, mais sur son opacité, donc sur le processus de compréhension, qui s'en trouve obstruée. Il s'agit d'une forme, aujourd'hui obsolète, composée à partir d'un emprunt du français *tromper*, et qui donne lieu à l'espagnol *trompar* (donc : « ma mère m'a châtiée, et moi je continue de la tromper »).

Le reste des proverbes employés dans cette section se regroupe selon d'autres catégories grammaticales et lexicales : la syncope, les mots équivoques (calembours), les hellénismes, les latinismes, les italianismes, les néologismes, les mots qui n'ont pas de correspondances en latin, le castillan italianisé, les tics de langage (« bordones »). En ce qui concerne les cas de syncope, Valdés fait une distinction entre usage à réprover (comme, par exemple, *traxon* au lieu de *traxeron*) et usage à recommander (les cas de *do* pour *adonde*, *hi* pour *hijo*, *guarte* pour *guárdate*, *en cas de* pour *en casa de*). C'est uniquement pour le deuxième sous-groupe qu'il utilise les proverbes, avec une grande densité, puisque nous en trouvons six en une demi-page. Il est assez significatif d'analyser avec plus de détails le cas de la syncope *hi* pour *hijo*. En effet, Valdés en cite trois exemples, dans un ordre pour le moins curieux : *hi de vezino*, *hi de puta* et *hidalgo*. Bien entendu, il n'explique que le dernier, en disant qu'il est le fruit de la contraction de l'expression *hijo d'algo*, qu'il « traduit » pour les Italiens avec le terme de « *gentiles hombres* » (it. 'gentiluomini'). Il n'en reste pas moins que l'importance de ce terme, soulignée par sa position finale dans la succession d'une série de trois membres, se trouve sérieusement diminuée par le terme clairement dysphémique qui le précède. Quant aux proverbes utilisés dans cette partie, ils viennent tous, comme d'habitude, appuyer le choix lexical. Dans un cas, celui de *en cas de*, Coriolano trouve cette syncope assez étrange, mais Valdés lui répond avec deux proverbes où on la retrouve. Cela suffit comme réponse.

⁴⁸ « d'autres disent *mon maître* pour dire *mon patron*, *mon seigneur* ».

⁴⁹ « C : Eh bien, moi, j'ai entendu dire ce *mi dueño* par un homme qui... V : Je sais bien de qui vous parlez. Laissez-le là où il est » (éd. cit. p.231).

⁵⁰ « Nebrija donne *helgado* pour 'celui qui a peu de dents' » (éd. cit. p.237).

⁵¹ « n'ayant pas d'autre qui veuille dire la même chose, ce serait bien de l'employer » (éd. cit. p.237).

⁵² « Il ne me semblerait pas mal qu'on l'utilise, car nous n'avons pas un autre mot qui ait cette même signification » (éd. cit. p. 257).

Concernant les mots équivoques, Valdés met à contribution, outre les proverbes (9), les anecdotes folkloriques, donc un autre matériau d'origine populaire et anonyme qui fait figure d'argument d'autorité au même titre que les proverbes, en y ajoutant une touche humoristique. Nous trouvons six historiettes, et neuf proverbes. Dans un cas, les deux procédés s'entremêlent l'un l'autre. Quand il veut expliquer les trois significations du verbe *tocar*, Valdés a recours d'abord à deux proverbes et ensuite à une brève anecdote à caractère anticlérical :

« Hora mirad cómo un fraile en tres palabras aludió sutilmente a las tres sinificaciones ; y fue assí que, demandándole una monja le diesse un atoca, él respondió : ‘Quando toque a mí tocaros, con más que esso os serviré » (p. 213)⁵³.

Un autre exemple d'anecdote burlesque fait référence à la réputation de crypto-judaïsme adressée aux nouveaux chrétiens, ou convers, ce qui était assez courant à l'époque. Il s'agit d'expliquer le double sens du mot *lonja* ('endroit où on se promène, marché' et 'tranche de lard') :

« Estava una vez un mancebo passeándose delante la casa de una señora, adonde un cavallero, por estar enamorado de la señora, se solía continuamente pasear ; el qual, viendo allí al mancebo, le dixo : ‘Gentil hombre, ¿no dejaréis estar mi lonja ? El : ¿cómo lonja? Sé que no es de tozino’. El otro a la hora le replicó: ‘Si de tozino fuesse, segura estaría por vuestra parte’ » (p. 214)⁵⁴.

Les proverbes servent également à prouver l'existence du double sens, comme dans le cas de *moço, moça* ('serviteur' et 'jeune homme / jeune fille'). Trois proverbes sont consacrés à expliquer le premier sens, et un pour le deuxième.

Le dernier groupe de proverbes que nous trouvons dans cette section consacrée au vocabulaire se trouve dans la partie finale, où il est question du choix d'un lexique commun aux deux langues, l'espagnole et l'italienne. Au départ, le souci de Valdés est encore celui de rechercher une plus grande compréhension entre les personnes des deux langues, donc d'effacer le plus possible les barrières qui pourraient produire des incompréhensions. Il peut paraître étonnant que, pour ce faire, Valdés s'appuie encore une fois sur les proverbes, car ceux-ci constituent, en principe, précisément ce qu'il y a de plus irréductible dans une langue, comme le démontre la difficulté, voire l'impossibilité, de les traduire mot à mot. Ce nouvel usage du proverbe est assez étonnant, mais cohérent avec sa poétique de la transparence communicative, car Valdés est disposé à en changer la formulation, si cela permet une meilleure compréhension réciproque. C'est le cas, par exemple avec le proverbe : « Honra sin provecho, sortija en el dedo » (p. 227)⁵⁵. Face au terme castillan de *sortija*, qui est bien éloigné de son équivalent italien ('anello'), Valdés est d'accord pour le remplacer par la variante *anillo*, plus proche de l'italien. Il est vrai que dans la collection du Marquis de Santillane, ce proverbe apparaît avec *anillo* au lieu de *sortija*. Néanmoins, ce cas est significatif, car Valdés est prêt à intervenir dans la portion la plus figée et formulaire de la langue, le proverbe, où, par définition, on ne peut rien changer. Cela montre encore une fois à quel point son souci est celui de faire passer des messages, pour favoriser des échanges

⁵³ « Quand viendra mon tour de vous mettre la toque/ de vous toucher, je vous rendrai de bien meilleurs services ».

⁵⁴ « Un jour, un jeune homme qui se promenait devant la maison d'une dame, où un chevalier, parce qu'il était amoureux de la dame, avait l'habitude de se promener de façon continue ; ce dernier, voyant là le jeune homme, lui dit : ‘Gentilhomme, ne laisseriez-vous pas ma promenade ? L'autre, voulant faire le courtisan lui répondit : ‘Comment ça, tranche de lard, je sais que ce n'est pas du lard’. L'autre lui répliqua immédiatement : ‘S'il était question de lard, elle n'aurait rien à craindre de vous » (éd. cit. p. 277). Sous-entendu : le chevalier traite le jeune homme de juif, car le lard leur était interdit.

⁵⁵ « Honneur sans profit, c'est une bague au doigt » (Oudin) (éd. cit. p. 309)

féconds et sans équivoques. C'est ce qui explique aussi, nous semble-t-il, sa méfiance envers l'exercice de la traduction, qu'il partage d'ailleurs avec d'autres auteurs de son époque, en particulier Boscán. Il est curieux, pour quelqu'un qui a fait de la compréhension entre les individus son cheval de bataille, de constater que la traduction est ainsi rejetée. Mais encore une fois, ceci est dû aux dangers que cet exercice implique, car un texte mal traduit peut trahir la pensée de son auteur (« Traduttore, traditore »). Face à la perplexité de ses interlocuteurs italiens (« desta manera pocas cosas se traduzirían » (p. 226)⁵⁶, Valdés répond que l'absence de traduction serait, au contraire, bénéfique, car elle obligerait à apprendre les langues, notamment le latin, le grec et l'hébreu, « en las quales sta escrito todo quanto bueno ay que pertenezca assí a religión como a ciencia » (p. 226)⁵⁷. Nous retrouvons ici l'option érasmiennne, car le maître de Rotterdam ne s'est pas appliqué à traduire les Ecritures, comme l'avait fait Luther, mais à les éditer dans leur langue d'origine (sauf pour l'hébreu, une langue qu'il ne connaissait pas et qui ne l'intéressait pas vraiment, car c'était celle de l'Ancien Testament), avec un grand souci de fidélité et de rigueur philologique. Il publiera une nouvelle version de la Septante, ainsi que les œuvres de plusieurs Pères de l'Eglise, grecs et latins. Valdés, à partir de cette volonté de s'approcher le plus possible, par le patrimoine commun, à la langue italienne, finit par ne plus vraiment maîtriser cet objectif. Il se lance dans une série de « substitutions », à chaque fois confirmées par des proverbes, qui s'éloignent de plus en plus de son but, à croire que c'est plutôt l'existence de tel ou tel autre mot dans un proverbe qui sert de prétexte à son utilisation. A noter que, par ce chemin, il en arrive à des contradictions. Le voilà qu'il dit préférer à présent l'archaïsme *fenestra*, qu'il critiquait auparavant car il apparaissait chez Nebrija, mais qui lui est maintenant utile, car il est presque l'équivalent de l'italien *finestra*. On pourrait citer d'autres exemples de cette « dérive », comme la préférence de *can* au lieu de *perro*, car ce mot apparaît dans les proverbes « El can congosto, a su amo vuelve el rostro » et « Quien bien quiere a Beltrán, bien quiere a su can » (p.230)⁵⁸ ; ou encore la préférence, étonnante, de *mur* plutôt que *ratón*, alors que cette forme latinisante n'était pas connue en italien, ou encore de *denostar* plutôt que *deshonrar*, *cras* au lieu de *mañana*. Il y a de quoi s'interroger sur les connaissances de la langue italienne de la part de Valdés, car ce sont là des mots tout à fait courants en espagnol. Pour Valdés, le fait de les remplacer par des latinismes aurait comme conséquence de les rapprocher de l'italien. Sans doute, dans son esprit, l'italien littéraire, le *volgare illustre* de Bembo, était plus proche du latin qu'il ne l'était en réalité. Mais à chaque fois son choix est appuyé par un proverbe, comme si le latinisme, qu'il prend pour un italianisme, était déjà présent dans la langue espagnole grâce à l'autorité que lui confère le proverbe. Dans un autre cas, à l'inverse, il renonce à un verbe qui est pratiquement identique dans les deux langues et ce, nous semble-t-il, pour éviter, par un euphémisme, un mot senti comme vulgaire. En effet, Valdés se propose de ne pas utiliser le verbe *purgarse* (it. *purgarsi*) et de le remplacer par la circonlocution *tomar medecina*. Comme on peut le voir, il y a plusieurs raisons qui peuvent expliquer ces incohérences, qui ont trait à la fois à la recherche d'un fond commun, puisé dans le latin, qui serait la preuve d'une égale dignité des deux langues, et à la fois à des raisons culturelles et sociologiques.

6.4. Le style

Plus courte est la partie consacrée à des remarques stylistiques, mais elle n'est pas dépourvue de proverbes. C'est une section importante, car c'est ici que la poétique de la

⁵⁶ « En ce cas, on traduirait peu de choses » (éd. cit. p. 307)

⁵⁷ « dans lesquelles est écrit tout ce qu'il y a de bon, en matière de religion comme de science » (éd. cit. p.307).

⁵⁸ « Le chien au soleil d'août, vers son maître tourne la tête »; « Qui aime bien Bertrand, aime son chien (Oudin) » (éd. cit. p.321).

brevitas et de l'oralité se fait jour. Dans ce contexte, les proverbes interviennent dans la discussion à propos de la manière d'éviter les répétitions. Valdés, contrairement à ce qu'il faisait auparavant, se montre contraire à intervenir dans la structure du proverbe, même s'il contient une répétition, car dans le cas contraire on porte atteinte à trois éléments : la *sentencia* (« la sentence »), *el encarecimiento* (« le renchérissement ») et *la elegancia* (« l'élégance »). Il cite donc des proverbes qui illustrent cette impossibilité. Pour ce qui est de la *sentencia* (le sens), il l'illustre par le proverbe suivant: « Ama a quien no te ama, y responde a quien no te llama »⁵⁹ ; pour ce qui rapporte au *encarecimiento* (le renchérissement), il cite : « Quien guarda y condessa, dos vezes pone mesa »⁶⁰, où le premier membre présente une synonymie, mais qui est nécessaire pour garder « el encarecimiento que suelen hazer dos vocablos juntos que sinifican una mesma cosa » (p. 238)⁶¹. En ce qui concerne la *elegancia*, il donne deux exemples de proverbes où le même mot est répété deux fois (« Qual la madre, tal la hija, y tal la manta que las cobija » et « Del monte sale quien el monte quema »⁶², c'est nous qui soulignons). Si on enlève, par souci de *brevitas*, les mots soulignés, bien que la *sentencia* et *el encarecimiento* ne soient pas affectés, « estragariades de tal manera el estilo que las cláusulas quedavan coxas »⁶³.

6.5. La comparaison entre le castillan et l'italien, par rapport au latin

Dans sa tentative de montrer l'égale dignité de l'espagnol par rapport au latin, ce dont jouissait sans discussion l'italien, Valdés utilise à nouveau les proverbes en les soumettant à un curieux exercice. La question tourne autour de la plus grande proximité d'une langue par rapport à la langue mère, le latin. Cette discussion, comme nous savons, était très répandue à cette époque, et donnera lieu même à des compositions poétiques « bilingues instantanées », dans lesquelles une langue néolatine (en général l'italien, l'espagnol et le portugais) se superpose au latin de telle manière qu'il est impossible de les différencier (avec une bonne dose de bonne volonté, faudrait-il nuancer)⁶⁴. Valdés se propose de faire la même chose avec les proverbes, en les traduisant mot à mot en latin, afin de montrer leur grande proximité à la langue mère et, partant, démontrer la dignité et le prestige que cela confère à l'espagnol. Encore une fois, c'est le proverbe qui est mis à contribution, car, dit Valdés, « lo más puro castellano que tenemos son los refranes » (p. 257)⁶⁵. Nous assistons donc à un stupéfiant exercice de « thème latin », qui donne lieu à des traductions tout à fait artificielles. L'idée de vouloir traduire un proverbe, nous l'avons vu, est en soi déjà une utopie, car il s'agit, par définition, de phrases à caractère formulaire, donc intraduisibles précisément mot à mot, comme le fait Valdés. Que l'on prenne connaissance de quelques exemples pour s'en rendre compte : « Esse es rey, el que no vee rey » (p. 257)⁶⁶ devient IPSE EST REX QUI NON VIDET REGEM ; « Malo verná que bueno me hará »⁶⁷ est traduit comme suit : MALUS VENIET QUI BONUM ME FACIET. Et ainsi de suite. Ce qui est étonnant, c'est la réaction

⁵⁹ « Aime qui ne t'aime pas, et réponds à qui ne t'appelle pas » (éd. cit. p.341)

⁶⁰ « Qui épargne et met en réserve, met la table deux fois » (éd. cit. p.343).

⁶¹ « le renchérissement qu'ont l'habitude de procurer deux mots ensemble qui signifient une même chose » (éd. cit. p.343).

⁶² « Telle mère, telle fille, et telle la couverture qui les couvre » ; « De la montagne sort celui qui brûle la montagne » (éd. cit. p.343).

⁶³ « Vous abîmeriez d'une telle manière le style que les phrases demeurerait boiteuses » (éd. cit. p.343)

⁶⁴ Cf. Erasmo Buceta, "La tendencia a identificar el español con el latín", en: *Homenaje a Ramón Menéndez Pidal*, t. I, Madrid, Hernando, 1925, pp. 85-108; Id. "De algunas composiciones hispano-latinas en el siglo XVII", in: *Revista de Filología Española*, XIX (1932), pp. 388-414.

⁶⁵ « le plus pur castillan que nous ayons, ce sont les proverbes » (éd. cit. p. 389).

⁶⁶ « Est roi, celui qui ne voit pas le roi » (éd. cit. p.389).

⁶⁷ « Un mal viendra qui me rendra bon » (éd. cit. p.389).

des Italiens, qui se laissent facilement convaincre (« Que es casi lo mesmo »⁶⁸, dit Marcio). Le même exercice, mais cette fois dans l'autre direction, celle de la version, est poursuivi dans la suite du dialogue. Ce sont cette fois-ci deux vers de l'*Ars poetica* d'Horace qui sont traduits, d'abord mot à mot, ce qui provoque l'incompréhension des interlocuteurs, et ensuite par un réajustement syntaxique afin de démontrer que, sans changer les mots, mais seulement leur place dans la phrase, il est possible en espagnol d'en reconstruire le sens complet. Pour finir, Valdés donne encore quelques exemples de mots espagnols dérivés du latin qu'il divise entre *enmascarados* ('masqués') et *atapados* ('recouverts'), en fournissant à chaque fois l'étymologie. Parmi les premiers, il cite les exemples des adverbes *ogaño* (<HOC ANNO) et *agora* (<HAC HORA) ; parmi les plus transparents (*atapados*), il donne plusieurs exemples, comme *agua* (<AQUA), *leño* (<LIGNUM), *tabla* (<TABULA) etc. Il établit ensuite une deuxième distinction, qui a trait au signifié. Il s'agit de mots qui ont conservé leur signifiant latin, mais qui ont changé leur signifié par rapport à l'étymon. Et c'est ici qu'interviennent les proverbes, pour montrer ce changement de sens : « de FORUM dezimos *fuero*, del qual vocablo usamos de la manera que veis en el refrán que dize : 'No por el huevo, sino por el fuero' » (p.259)⁶⁹ ; un autre cas est celui de *cevil*, qui possède même un sens opposé au latin CIVILIS, car en espagnol, d'après le proverbe : « Caséme con la cevil por el florín » on déduit que « *cevil* sta por *vil* y *baxa* »⁷⁰.

7. Les proverbes dans les parties non didactiques

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, un certain nombre de proverbes ne se trouvent pas dans les sections à caractère didactique, mais dans l'introduction et dans le final du dialogue. Ceci est intéressant, car cela montre bien à quel point le proverbe faisait partie de la langue parlée par Valdés lui-même, d'autant plus que le personnage et l'auteur portent le même nom. On pourrait dire qu'ils lui viennent à la bouche presque sans le vouloir, et il ne peut pas s'empêcher de les prononcer. Nous sommes assez proches de la situation de Sancho dans le *Quichotte*, à cette nuance près que chez l'écuyer les proverbes s'enchaînent de façon totalement chaotique et n'ont plus aucune cohérence avec les énoncés de son discours (cf. en particulier, II, 43). Chez Valdés, en revanche, l'usage du proverbe coule de source et a toujours une relation étroite avec le discours, qu'il illustre et synthétise de façon imagée. Quelques exemples permettront de se faire une idée de cette utilisation « naturelle » du proverbe. Dans l'introduction, Valdés se fait prier en prétextant sa prétendue ignorance en matière linguistique. Il exprime cette idée avec une phrase proverbiale : « pues sabéis que si yo tomo la mano, ganaréis conmigo *lo que suele ganar un cossario con otro* » (p. 121)⁷¹, qui fait référence au proverbe « de cossario a cossario no se pueden ganar sino los barriles »⁷², ce qui signifie qu'entre égaux il n'y a rien à gagner ni à perdre. De même, face à la perplexité du soldat espagnol Torres, qui doutait de ses propres capacités à recueillir tous les proverbes espagnols, comme l'avait fait Erasme pour les latins, Valdés l'encourage en lui rappelant l'exemple de César et en lui disant, par le biais d'un proverbe, qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre les deux activités, celle des armes et celle des lettres : « las letras no embotan la lança » (p. 127)⁷³. Lorsque ses hôtes rappellent à Valdés la promesse qu'il leur avait faite de se plier à l'exercice de répondre à leurs questions à caractère linguistique, ce

⁶⁸ « C'est presque pareil » (éd. cit. p.389).

⁶⁹ « pour FORUM nous disons *fuero*. Nous utilisons ce mot de la façon que vous voyez dans ce proverbe : 'ce n'est pas pour l'œuf, mais pour le privilège' » (éd. cit. p.395).

⁷⁰ « Se marier avec la vilaine, pour de l'argent » ; « *cevil* est pour *vil* et *bas* » (éd. cit. p.397).

⁷¹ « vous savez que, si je prends la parole vous gagnerez avec moi 'ce que gagnent entre eux, les gens de même corporation' » (éd. cit. p.9).

⁷² « De corsaire à corsaire, il ne se perd que les barils (Oudin) » (éd. cit. p.9).

⁷³ « les lettres n'émoussent pas la lance » (éd. cit. p.29).

dernier réagit avec deux proverbes. Le premier, qui veut exprimer son étonnement d'être assailli à ce point par ses interlocuteurs, est illustré par la phrase proverbiale : « No se haría más en el monte de Toroços », qu'il adapte à la réalité italienne en ajoutant : « o, como acá dezis, en el bosque de Bacano » (p. 128)⁷⁴. Il s'agit, dans les deux cas, de lieux dangereux, infestés de voleurs et de brigands. Et avant de commencer à parler, il prononce un autre proverbe, en précisant que c'est une expression de sa terre : « Como dizen en mi tierra, 'donde fuerça viene, derecho se pierde' » (p. 128)⁷⁵. C'est également par une expression proverbiale qu'il se dit prêt à répondre aux questions. « Ora sus, vedme aquí 'más obediente que un fraile descalço quando es conbidado para algún vanquete' » (p.131)⁷⁶. À noter qu'à cause de son caractère érasmien et anticlérical, cette phrase proverbiale fut corrigée ou supprimée dans plusieurs copies manuscrites.

Dans les quelques pages conclusives de l'œuvre on trouve encore des proverbes, qui surgissent tout naturellement, comme dans l'introduction. Il est aussi à signaler que le dialogue se termine précisément sur une autre allusion aux proverbes, en particulier concernant la collection que le soldat espagnol Torres, au début de l'œuvre, avait envisagé de réunir. C'est seulement à la fin qu'on y revient, alors que tout au long du dialogue on en parlait plus. C'est un signe, à la fois de la construction élaborée et symétrique de l'œuvre et aussi, surtout, de l'importance accordée aux proverbes, qui sont thématiques en ouverture et en fermeture du dialogue. En effet, c'est Marcio, l'interlocuteur italien qui est déjà avancé dans l'étude de la langue espagnole, qui formule cette demande, à laquelle il donne une certaine solennité (« prometmedme todos de no negármela, toque a quien tocare » p. 263⁷⁷). Valdés réagit à cette requête précisément par une phrase proverbiale, qui exprime que, de toutes les façons, cela ne peut guère être pire : « no puede ser más negro el cuervo que sus alas » (p. 263)⁷⁸. Il faut dire qu'auparavant, les interlocuteurs italiens ont fini par révéler à Valdés le secret représenté par l'*escribano* Aurelio, à qui ils réclament à présent le procès verbal du dialogue, qui est censé contenir ce que nous lisons. Comme ils savent que cela va être difficile à faire avaler à Valdés, connaissant sa grande modestie et son apparent désintéret pour ces questions linguistiques, ces *niñerías* (« bagatelles ») comme il les appelle, la demande est précédée par un proverbe qui exprime cette difficulté. C'est une sorte de *captatio benevolentiae*. C'est l'Italien Marcio qui le prononce, en démontrant sa maîtrise de l'espagnol : « aún nos queda la cola por desollar » (p.262)⁷⁹. Valdés en est étonné, mais pas contrarié, et il finit par promettre, vaguement, de prendre connaissance de la version écrite du dialogue et de la corriger en vue d'une possible diffusion interne (mais il rejette vivement l'idée d'une publication, ce qui sera respecté, par-devers lui, car la première édition du *Diálogo de la lengua* n'est que de 1737⁸⁰). Il est aussi intéressant de noter, au niveau de la vraisemblance, l'observation de Torres, qui donne la permission à Valdés de retranscrire les propos des interlocuteurs italiens en espagnol, « aunque ellos ayan hablado en italiano » (p. 262)⁸¹. C'est une remarque très subtile, qui relève d'une pratique littéraire du bilinguisme, dans sa variante « implicite », car il faut supposer que les Italiens se sont exprimés, tout au

⁷⁴ « On n'en ferait pas plus sur le mont de Toroços » ou, comme vous dites ici, « dans le bois de Baccano » (éd. cit. p.31).

⁷⁵ « Comme on dit chez moi : 'où la force règne, le droit se perd' » (éd. cit. p.31).

⁷⁶ « Bon, vous me voyez devant vous 'plus obéissant qu'un moine déchaussé quand il est convié à un banquet' » (éd. cit. p.37). Cf. Anne-Marie Capdeboscq, « Juan de Valdés : leçon de mots, leçon de vie. Comme un moine convié à un banquet », in : *Les Langues Néo-latines*, 260 (1987),

⁷⁷ « Promettez-moi tous de ne pas la refuser, quelle que soit la personne concernée » (éd. cit. p.405).

⁷⁸ « Le corbeau ne peut pas être plus noir que ses ailes » (éd. cit. p.405).

⁷⁹ « Le plus dur reste à faire » (éd. cit. p.401).

⁸⁰ C'est Gregorio Mayans y Siscar qui le publie comme « de incierto autor » (d'auteur incertain) dans son volume *Orígenes de la lengua española compuestos por varios autores*, Madrid, Juan de Zúñiga, 1737.

⁸¹ « même s'ils ont parlé en italien » (éd. cit. p.403).

long du dialogue, dans leur langue maternelle. C'est un effet de réel qui insiste encore davantage sur l'importance de la compréhension réciproque, malgré les obstacles linguistiques, car tout le dialogue doit être conçu comme virtuellement bilingue. Pour en revenir à la requête de Marcio, elle consiste à rappeler à Torres sa promesse de recueillir les proverbes espagnols et à la mettre à exécution. Le soldat espagnol le promet, mais de façon assez évasive (« cuando tuviere el lugar y aparejo que conviene », p. 263⁸²), ce qui fait dire à Valdés qu'il ne fera jamais, mais qu'au fond cela lui est égal (« Que será nunca ; pero, sea quando fuere, ¿qué se me da a mí ? » p. 263-264⁸³).

La dernière phrase de l'œuvre montre bien l'étendue de la culture classique dont était imprégné Valdés, car l'allusion peut passer inaperçue, alors qu'il s'agit d'une traduction presque littérale de deux vers de la *Epistola ad Lollium* d'Horace. Valdés demande un cheval, pour rentrer à Naples, et prononce une phrase qui a l'air tout à fait familière et colloquiale : « que yo ni estorvaré al que me fuere adelante, ni esperaré al que se quadare atrás » (p. 264)⁸⁴. C'est une façon tout à fait cohérente de terminer ce dialogue par une *sprezzatura* ('nonchalance'), un concept que Valdés avait sans doute trouvé dans le traité de Castiglione, *Il Cortegiano* (1528), où il joue un rôle fondamental. Comme le proverbe, cette *sprezzatura* finale est un exemple d'une spontanéité qui ne doit pas être confondue avec l'improvisation, et qui contient une autre voix, non plus celle du *vulgo*, mais celle de l'*auctoritas* traditionnelle, devenue désormais transparente, mais néanmoins présente⁸⁵.

8. Conclusion : comprendre c'est croire

Nous avons laissé pour la fin une des répliques les plus intéressantes pour notre sujet. Elle émane de Coriolano, le *curioso* de la langue espagnole, qui demande à Valdés : « Paréceme que os aprovecháis bien de vuestros refranes, o como los llamáis » (p. 150)⁸⁶, ce qui oblige son interlocuteur à échafauder une réponse qui est de la plus haute importance pour notre sujet :

« Aprovechome dellos tanto como dezís, porque, aviendôs de mostrar por un otro exemplo lo que quiero dezir, me parece sea más provechoso amostrársolo por estos refranes, porque oyéndolos los aprendáis, y porque más autoridad tiene un exemplo destes antiguos que un otro que yo podría componer » (pp. 150-151)⁸⁷.

En d'autres termes, l'autorité (*autoridad*) se base sur l'ancienneté (*antiguos*) laquelle, se matérialisant dans le proverbe, montre clairement qu'elle se fonde à son tour sur l'*usus* et non pas sur l'*ars*. C'est une manière de « démocratiser » l'autorité, car elle ne se fonde pas sur des modèles illustres de la tradition écrite, celle des « intellectuels », mais sur des modèles de la tradition orale, qui se sont transmis de génération en génération, sans nécessité d'aucun support écrit. En effet, « lo mejor que los refranes tienen es ser nacidos en el vulgo ». La suite de cet échange est d'ailleurs une illustration de cette conception purement « instrumentale » du proverbe. En effet, pour l'Italien Coriolano le proverbe, comme chez les Anciens, et aussi

⁸² « quand je trouverai le lieu et le matériel qui convient » (éd. cit. p.407).

⁸³ « C'est-à-dire jamais ; mais que ce soit quand cela pourra ; que m'importe ? » (éd. cit. p.407).

⁸⁴ « je ne gênerai pas celui qui ira devant moi, ni n'attendrai celui qui restera en arrière » (éd. cit. p.407). Les vers d'Horace sont les suivants : « Quod si cessas aut strenuus anteis, / nec tardum opperior nec pracedentibus insto » (*Ad Lollium*, I, 2, vv. 70-71).

⁸⁵ Cf. à ce propos l'article de Cristina Barbolani, « « Los diálogos de Juan de Valdés : ¿reflexión o improvisación ? » », in: *Doce consideraciones...*, cit. pp. 135-153.

⁸⁶ « Il me semble que vous tirez bien profit de vos proverbes, ou comme vous les appelez » (éd. cit. p.83).

⁸⁷ « Je tire bien profit des proverbes, comme vous dites, car, pour montrer, par une autre exemple, ce que je veux dire, il me semble plus utile de vous le montrer avec ces proverbes, pour que, en les entendant, vous les appreniez, y parce qu'un exemple ancien a plus d'autorité qu'un autre que je pourrais inventer » (éd. cit. p.83).

chez Erasme, compte essentiellement pour son contenu, en tant que sentence à valeur morale. Il est donc normal qu'il se plaigne de ne pas en comprendre le sens : « Bien sta, pero yo no entiendo los más dellos », ce à quoi Valdés répond de manière péremptoire : « Abasta que entendáis el propósito para que los digo ; la sentencia otro día la entenderéis » (p. 151)⁸⁸. Comme nous l'avons vu tout au long de cette réflexion, le *propósito* qu'évoque ici Valdés fait référence à la compréhension du sens littéral, qui passe d'abord par une étude approfondie des règles d'une langue vivante, comme l'espagnole. Si nous transférons cette attitude sur le plan religieux, nous pouvons la rapprocher des idées linguistiques de réformateurs protestants, en particulier de Luther, qui avait traduit la Bible en haut allemand, en défendant dans son introduction l'usage d'une langue populaire, qui soit compréhensible à tout un chacun⁸⁹. A l'instar de Luther, et des réformés, qui refusaient l'usage du latin pour des raisons idéologiques, car la langue de l'Eglise Catholique avait servi à maintenir le peuple dans l'ignorance au moyen d'une « langue sacrée » qui lui était devenue incompréhensible, Juan de Valdés est partisan de la clarté linguistique, car elle seule va permettre la transparence du message évangélique. En d'autres termes, ce que Valdés prône, par sa poétique de la clarté, dont l'oralité des proverbes représente la plus haute autorité, c'est la possibilité de lire les Ecritures dans les langues modernes. Comme le résume très bien Cristina Barbolani : « comprendre, para Valdés, es creer » (p. 56). Il n'est pas étonnant que son exil en Italie ait été causé en grande partie par la publication du *Diálogo de la doctrina christiana*, où apparaissait une traduction des chapitres 5 à 7 de l'Evangile de Saint Matthieu (ou sont contenues les célèbres Béatitudes du Discours de la Montagne). Nous savons qu'il va poursuivre cette activité de traducteur des Ecritures à Naples, où il achèvera l'Evangile de Matthieu, et traduira en castillan les Psaumes et deux Epîtres de St Paul et ce, précisément dans les années où il compose le *Diálogo de la lengua*. La clarté et la transparence de l'échange linguistique qu'il défend dans cette œuvre, sert donc avant tout la cause d'une traduction de la Bible en langue vernaculaire, ce qui était désormais niée par l'Eglise catholique, et qui avait été une des causes de la rupture avec les réformés allemands. Cet objectif, qui n'est pourtant jamais avoué tout au long de son *Diálogo*, passe par une « démocratisation » de l'instrument linguistique. C'est sur point précis que je me permets d'émettre des réserves à la théorie formulée par Laspéras dans son article susmentionné : certes, Juan de Valdés utilise les catégories idéologiques de son époque et de son milieu, mais ce n'est pas pour revendiquer un usage aristocratique du langage, bien au contraire. C'est précisément pour le libérer des carcans de la latinité qui encore pesaient sur lui et qui en faisait une matière de spécialistes, de latinistes, tel Nebrija, d'une part, et pour s'affranchir de la langue de l'Eglise catholique romaine, qui empêchait la relation directe du simple croyant avec la Parole révélée, d'autre part. Les quelques concessions que Valdés fait à cette langue, doivent être comprises dans le contexte d'émulation du castillan avec l'italien. La « pureté », l'« ancienneté » sont donc des valeurs qu'il attribue non pas à une élite intellectuelle mais, au contraire, par le biais du proverbe, au peuple tout entier, même aux analphabètes, qui sont à ses yeux les dépositaires d'une autorité provenant de la tradition orale aussi importante, voire plus, que celle transmise par les lettrés. Dans cette conception du *vulgo*, nous ne pouvons pas ne pas voir une allusion au peuple de Dieu et, notamment, aux *anawim* de l'Ancien Testament et aux *pauperes spiritu*, les pauvres des Béatitudes du Nouveau Testament (Mt 5, 3), qu'il avait traduites en Espagne, et à qui la Bonne Nouvelle est destinée. Mais nous pouvons aller encore plus loin, car la transmission orale, que Valdés appelle de ses vœux, n'est-elle pas à la base de la tradition occidentale, aussi bien profane (Socrate) que sacrée (Jésus de Nazareth) ?

⁸⁸ « C : C'est bien, mais je n'en comprends presque aucun. V : Il suffit que vous compreniez pourquoi je les dis, un autre jour vous comprendrez la sentence » (éd. cit. p.83).

⁸⁹ Cf. Martin Luther, « Sendbrief vom Dolmetschen » (1530).